

## Les Antilles, vivier de talents pour CB



**CHOLET.** Depuis 1986, Cholet Basket façonne inlassablement son image de club formateur, riche notamment d'une connexion désormais bien établie avec les Antilles, grande banlieue des Mauges.

PAGES SPORT

*Le Courrier de l'Ouest – Jeudi 11 mars 2010*

# Cholet, les secrets d'une fabrique

La formation à la choletaise, une marque presque déposée. Comment le club détecte-t-il les futurs talents ? Quels sont ses tuyaux ? Jean-François Martin, responsable du centre de formation, lève le voile.

Freddy REIGNER

freddy.reigner@courrier-ouest.com

## LE TRAVAIL DE TERRAIN

C'est un quadrillage en règle. Sur les tournois métropolitains ou plus confidentiellement dans les camps d'été en Guyane, Martinique ou Guadeloupe. « A la base, on ne peut pas dire si tel joueur sera professionnel, explique humblement Jean-François Martin. Prendre un jeune, c'est toujours un pari. Notre secret ? L'expérience, peut-être. On fait ça depuis 25 ans. On a donc le regard plus ou moins affirmé. Après, on a tous une sensibilité par rapport à un potentiel physique ou technique. Et puis, il ne faut pas non plus oublier la chance. L'histoire d'un Rodrigue (Beaubois), c'est aussi une rencontre qui s'est faite un peu par hasard. J'étais sur un camp en Guadeloupe pour voir un grand et là, je tombe, séduit, sur un petit. » C'est à ce moment-là que bien des choses se jouent. La réussite d'un Nando De Colo, c'est aussi la réussite d'une détection six ans auparavant. Mais quand le hasard se répète, on appelle ça le flair du spécialiste.

## LES RÉSEAUX

S'il est un territoire où les réseaux sont essentiels, ce sont les Antilles. Et Cholet est justement le premier club professionnel à s'être penché sur les cas des Dom-Tom. Le coup de maître remonte à 1986 avec une première promotion composée d'Eric John, Thierry Zaïre, Jim Bilba, Jean-Pierre Ville. Ce rôle de défricheur a donné un coup d'avance au club choletais. Mais sans entretenir des relations durables sur le terrain, la politique visionnaire serait restée lettre morte. « On a une régularité dans l'observation et le renseignement, précise Jean-François Martin. Sur place, on a noué des liens de confiance. On met des choses en place avec des clubs locaux, comme le Cygne Noir ou New Star, le club de Rodrigue. Le but est de créer une vraie association avec les entraîneurs. Ça demande du temps. »

## LA DÉCISION AVEC LES FAMILLES

Si pour les jeunes métropolitains, elle



**Cholet, La Meilleraie, hier.** Un Martiniquais (Léonard, à gauche), deux Guadeloupéens (Gelabale, Bilba), un Guyanais (Séraphin, au dunk), la filière antillaise fait encore et toujours la richesse de Cholet Basket. Photo CO - Etienne LIZAMBARD.

est plus facile à prendre, question de proximité géographique et de culture, le départ s'apparente plus à un déracinement pour les Antillais. « Ce n'est pas tout à fait ça, juge Jean-François Martin. Là-bas, les jeunes regardent la télé, la NBA, la Pro A. Ils savent qu'il faut partir pour réussir. Après, c'est sûr, il faut rassurer les parents. Mais vous savez, notre projet est double : sportif et scolaire. Notre fierté, c'est aussi tous nos gamins qui finissent leur formation avec un BEP ou un Bac en poche. L'an dernier, on a eu deux Bac avec mention. Le basket, c'est une part de rêve.

Mais si le jeune ne perçoit pas, il a tout de même quelque chose à son retour dans les Antilles, qui économiquement, peuvent connaître des moments difficiles. Prendre, c'est bien, mais il faut aussi donner en retour. C'est notre principe. » L'histoire et l'image du club - faire jouer les jeunes joueurs dans l'équipe pro - pèsent aussi beaucoup dans la balance.

## L'ARRIVÉE DANS LES MAUGES

Changement de climat, de culture, de style de vie, éloignement de la famille. Arriver à Cholet n'est jamais simple

pour les Antillais. Alors, au centre de formation, on se serre les coudes. « Les jeunes sont courageux. On sait que les premiers mois ne sont pas faciles, la maman peut venir passer une semaine quand ça ne va pas trop bien. Mais dès que les jeunes touchent du doigt un certain niveau, ça leur donne le moral. A leur arrivée, on est très proche d'eux. Si on manque d'écoute, l'histoire américaine qui finit bien n'est pas la même. On sait tous qu'on est dans le même bateau, qu'on va essayer du gros temps. On partage tout, les difficultés, comme les moments de bonheur. »

Le Courrier de l'Ouest - Jeudi 11 mars 2010